

## **Une interview de Marcel Rufo, pédopsychiatre (novembre 2004)**

*Marcel Rufo pédopsychiatre, dirige la " Maison de l'adolescent " de l'hôpital Cochin après avoir été, entre autres, chef de service de l'unité d'adolescents " Espace Arthur " à l'hôpital de la Timone (Marseille).*

*Il est par ailleurs l'auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels Comprendre l'adolescent (Ed. Hachette, 1999), Œdipe toi-même (Ed. Anne Carrière, 2000), Frères et sœurs, une maladie d'amour (Ed. Fayard, 2002).*

**La « Maison de l'adolescent » de l'hôpital Cochin a été inaugurée le 17 novembre 2004. Quelles sont les caractéristiques de cette structure ?**

Elle reprend un ensemble de propositions faites par mes collègues psychiatres, pédo-psychiatres ou pédiatres. L'Espace Santé, par exemple, ressemble aux Espaces Santé Jeunes qui existent dans plusieurs villes de France comme à Salon-de-Provence. L'hospitalisation en médecine de l'adolescent reprend ce qui se fait dans le service du Dr Alvin, ex-service du Pr Courtecuisse à Kremlin-Bicêtre. L'hospitalisation en psychiatrie y est conçue sur le modèle de l' " Espace Arthur " à Marseille. Mais il y a aussi, à Cochin des choses originales, comme les soins culturels qui occupent tout un étage avec des artistes - notamment des musiciens - des expositions, etc...

**Qu'est-ce que les " soins culturels " ?**

C'est une autre façon de concevoir les ateliers thérapeutiques, terme que je déteste d'autant plus qu'il ne convient pas à une telle structure. Une Maison des adolescents n'est pas un hôpital pour adolescents, c'est un espace ouvert sur la ville. Ainsi la première exposition pourrait avoir pour thème " Le sommeil de l'adolescent " ; ce qui n'est pas la même chose que " Le sommeil et ses troubles ".

À Cochin, y a aussi un jardin, un étage de consultations interdisciplinaires, comme à la Maison des Adolescents du Havre, ainsi qu'une Unité de recherche de l'INSERM. Cette structure est donc une synthèse des projets et expériences de collègues de tous horizons ; cela devrait permettre d'améliorer la médecine des adolescents, à supposer que cette spécialité existe.

**Le concept, récent, de " Maisons de l'adolescence " est en train de faire son chemin dans notre pays. Constitue-t-il un tournant dans la vision qu'à notre société de l'adolescence ?**

Il existe maintenant une dizaine de " Maisons de l'adolescence " en projet ou sur le point d'aboutir. Grâce aux propositions de Claire Brisset, reprises dans la Conférence de la Famille, nous avons réussi à être contagieux !

Nous sommes, en effet, très probablement à un tournant dans le regard que nous portons sur les adolescents. Nous savons maintenant qu'il leur faut des lieux spécifiques, car les adolescents posent le problème de leur spécificité, voire de leur corporatisme. Le problème est aussi que les adultes ont du mal à accepter de travailler avec eux. On rejoint là la question du collège, notamment du collège unique, et des difficultés auxquelles sont confrontés les enseignants face au changement radical que constitue l'adolescence, face à la désillusion de la pensée magique de l'enfance. L'adolescence représente une deuxième chance, mais si on la rate, on risque de manquer le reste de sa " carrière " psychique. Jusqu'à présent, la société voyait plutôt les adolescents comme des sauvages. Maintenant, on est en train de jouer avec eux, dans le respect de cette période difficile mais passionnante. C'est d'ailleurs ce qu'ils demandent.

**Parmi les adolescents en difficulté, on repère maintenant un certain nombre d'enfants adoptés ; ils représentent le quart des enfants que vous-même suiviez en pédo-psychiatrie à Marseille. Que pensez-vous du concept anglo-saxon, repris en France par certaines associations, de " trouble de l'attachement " qui expliquerait certaines difficultés propres aux enfants adoptés ?**

L'adoption se joue essentiellement à l'adolescence. C'est une période où les enfants adoptés traversent les mêmes difficultés d'image parentale que les enfants biologiques, mais en même temps ils se posent la question de leurs origines. D'où des difficultés parfois aggravées. Je crois qu'il faudrait aider - par des groupes de paroles notamment - les enfants adoptés en difficulté et leurs parents à cette période charnière. Il faut absolument prévenir les ruptures secondaires, les tentatives de ces adolescents de se faire à nouveau abandonner.

En ce qui concerne le " trouble de l'attachement ", cela me paraît simpliste non pas en tant qu'explication - la notion d'attachement secure, de John Bowlby, est bien connue - mais en tant que suivi. Il est bien évident qu'il vaut mieux, pour tout enfant, avoir une maman sympa et présente que pas de maman du tout. Mais la vraie question est celle-ci : y a-t-il linéarité entre l'enfance et l'adolescence, ou au contraire rupture et changement ? Je pense qu'il y a les deux. Le concept d'attachement ne peut pas tout expliquer, même si le manque d'affection est effectivement à l'origine de certains troubles.

**Dans votre pratique de pédopsychiatre, quelle place faites-vous aux parents des adolescents en difficulté ? Est-elle différente de la place faite aux parents de plus jeunes enfants en difficulté ?**

Je crois que les parents actuels ont fait d'énormes progrès par rapport aux parents des générations précédentes. On n'est pas " parent un jour, parent toujours ". Le parent évolue avec le développement du bébé, son rôle change, la parentalité n'est plus la même. On n'est pas parent d'un adolescent comme on est parent d'un bébé. Demander à un adolescent : " Parle-moi " ou " Tu as des problèmes ? " n'a pas de sens. A un ado, il faut dire : " Voilà ma position, voilà ce que je pense. Toi, tu penses différemment ". Il faut être plus radical qu'avec un enfant. Il faut dire : " Je décide ". Ce n'est pas de l'autorité. Les ados se repèrent par la confrontation, aussi les adultes doivent-ils être suffisamment responsables pour dire ce qu'ils pensent. Ils ne doivent pas être démagogues, séducteurs, paternalistes.

En pédopsychiatrie, la place faite aux parents est effectivement énorme. Je fais alliance avec les parents ; je recherche avec eux ce qu'une hospitalisation sans séparation - d'avec les parents - peut avoir comme effets par rapport à une hospitalisation avec séparation. Le résultat se voit sur le long terme, au bout de trois, cinq, huit ans. Car un adolescent sans ses parents, ça n'existe pas, dirais-je pour parodier la phrase de Winnicott : " Un bébé sans ses parents, ça n'existe pas ".

**Y a-t-il une problématique spécifique aux adolescents des grandes villes comme Paris ou Marseille ?**

Non, tous les ados sont branchés sur Fun Radio, Sky Rock et Star Academy. En revanche, ce qui m'inquiète chez les adolescents actuels, c'est la violence qu'ils manifestent, contre eux et contre les autres. Au collège et au lycée, cinq adolescents sur vingt-cinq se scarifient, se font mal d'une manière ou d'une autre. Le suicide est la deuxième cause de mortalité, les conduites à risque augmentent, les violences aussi. Ils trouvent dans la violence une façon d'exprimer leur désarroi - ce qui est nouveau et inquiétant. Et il est vrai que les grandes villes sont un foyer de violence.

**Y a-t-il un lien entre les difficultés de certains adolescents et la précarité des familles dont ils sont issus ?**

La France est un pays merveilleux : il y a un million quatre cent mille employés à l'Education nationale. Imaginez que tous ces gens-là travaillent en Afrique : ce serait mieux que le pétrole, non ? Notre pétrole à nous, c'est la culture. Ce que je veux dire par là, c'est que pour éviter la précarité, nous devons tous être persuadés - et je le suis, étant moi-même professeur à l'Université - de la beauté

de ce métier qui consiste à transmettre des savoirs. Je lisais dernièrement la réponse de M. Germain (\*) à Albert Camus. Il disait : " Quel brave petit tu étais, toujours intéressé par les apprentissages ; tu me réjouissais, moi qui avait la chance d'être ton enseignant ". Il faut en finir avec la neutralité pédagogique, de même que les psychiatres doivent en finir avec la neutralité affective.

(\*) Instituteur du jeune Albert Camus grâce auquel celui-ci obtint une bourse pour poursuivre ses études au lycée Bugeaud d'Alger. Lorsqu'il reçut le prix Nobel, Camus dédia son discours à cet instituteur qui lui avait permis de se surpasser malgré des conditions socio-économiques difficiles. (NDLR)